

# 5

Dans son rêve, Rachel était assise au volant et tentait de faire démarrer sa voiture. Le moteur toussait, s'enrouait, et finissait par caler. Plus jeune – jolie coiffure, mascara sur les paupières –, elle était la mère disparue, celle des infos, qui enfonçait en vain l'accélérateur tandis que dans le rétroviseur un flic marchait vers elle. Le vrombissement du moteur se transforma en un bruit de sonnerie. Rachel s'assit soudain, son pouls battant à cent à l'heure, les draps trempés de sueur. Elle regarda en clignant des yeux les rayures roses des murs, le dessus-de-lit cloqué. Elle reprit lentement ses esprits, se souvint qu'elle était dans sa chambre d'enfant, à la Ferme, et que Deirdre était avec Diane. Sur la table de chevet, son téléphone sonnait, c'était Michael qui l'appelait. Elle décrocha et lui dit d'emblée, d'une voix encore ensommeillée :

«Je suis ici, je vais bien. Désolée de ne pas avoir appelé plus tôt.

– Où es-tu ?

– Tout va bien. Nous sommes à la Ferme. Deirdre va bien. Je vais bien.

– Tu es à *la Ferme* ?

– Je n’arrivais pas à dormir. Comme d’habitude. Et vers une heure du matin, j’ai vraiment senti qu’il fallait que j’y aille. Je me suis dit que je roulerais pendant que Dee ferait sa nuit. Elle n’a pas moufté de tout le trajet.» Elle tripotait le dessus-de-lit. L’un des cloquages lui resta entre les doigts, elle tenta en vain de le remettre en place.

«Je n’arrive pas à y croire. Tu as décidé sur un coup de tête d’embarquer notre fille dans un road trip de six heures, au beau milieu de la nuit, sans même *m’en parler*?»

Ça sentait le roussi quand il prenait ce ton. «Je n’ai pas voulu te réveiller.

– As-tu une idée du mauvais sang que je me suis fait au réveil en découvrant votre absence ? Le berceau vide, la voiture disparue...

– Excuse-moi. J’aurais dû te laisser un mot. Seulement... j’ai eu une envie folle de partir pendant qu’elle dormait. Et puis, c’est vrai, je me suis dit que tu essaierais sans doute de m’en dissuader.

– Eh bien, tu n’as pas tort. J’aurais essayé. Je veux dire, c’est de la folie pure ! Qui décide de faire six heures de voiture au beau milieu de la nuit ? Avec un bébé de trois mois ?

– En fait, beaucoup de gens, Michael. Derek adorait rouler de nuit. Les bébés dorment. Tu n’es pas obligé de t’arrêter toutes les deux heures pour une raison ou une autre.

– Ouais, ils dorment et toi aussi, *tu dors*. Sais-tu qu’il est très facile de s’endormir au volant ? Beaucoup d’accidents sont dus à ça.

– Michael, calme-toi. S’il te plaît. Nous sommes arrivées saines et sauvées. Deirdre va bien. Moi aussi. Tout va bien.»

Il poussa un long soupir. Elle se l’imagina à l’autre bout du fil, le pouce et l’index enfoncés au coin des yeux comme pour se débarrasser d’une migraine tenace. «Eh

bien, je suis content d'apprendre que vous allez bien toutes les deux», finit-il par dire. Dehors, la drisse du drapeau cogna contre le mât – une fois, deux fois, trois fois.

«Je suis vraiment désolée de t'avoir inquiété. J'ai cédé à une impulsion subite, je le reconnais tout à fait.

– C'est ta manière de voir les choses.

– Mais c'était la *bonne* décision, j'en suis convaincue.

– C'est la bonne décision, d'espionner ta grand-mère ?

Hier soir, tu trouvais que c'était une mauvaise idée.

– Je ne suis pas venue pour ça. Mamie est *réellement* en train de mourir, Michael. L'une des personnes qui a le plus compté pour moi est en train de mourir. Je désire qu'elle fasse la connaissance de Deirdre tant qu'elle est assez lucide pour comprendre de qui il s'agit. Je ne peux pas la laisser mourir sans qu'elle connaisse ma fille.» Sa voix se mit à trembler et elle se ressaisit. Elle ne voulait pas se servir des larmes pour avoir gain de cause.

«*Notre* fille.

– *Notre* fille.»

Michael poussa un autre soupir. «Et donc, comment va Mamie ? Elle est contente de vous voir ?

– Je ne l'ai pas encore vue. Elle dormait à mon arrivée.

– Combien de temps comptes-tu rester ?

– Je ne sais pas. Peut-être une semaine ? Ça dépend de Mamie. Je vais improviser.

– Parce que c'est le calme plat, ici.

– De toute façon, tu vas enseigner. Comme ça, tu n'auras pas de distractions.» Elle sentit qu'il faisait un effort, qu'il tentait de rester courtois et affectueux. Elle essaya un ton plus aimable. «Vois ça comme une retraite, d'accord ? Tu es bien là-bas et j'ai envie de passer un peu de temps avec Mamie, je ne veux pas me sentir obligée de rentrer vite à la maison.

– OK. Je ne veux pas te mettre la pression. Tu me manques, c'est tout.»

De bruyants cris d'oiseaux se firent entendre par la fenêtre ouverte.

« C'est quoi ?

– L'aigle, à mon avis. » Elle leva les yeux vers la cime des arbres, mais l'avant-toit l'empêchait de bien voir. « Le nid est très animé cette année. »

Un nouveau silence, pesant. Il attendait, elle le devinait, qu'elle lui réponde qu'il lui manquait aussi. « Il faut que j'aille voir Deirdre. C'est Diane qui s'en occupe.

– D'accord. Embrasse Mamie de ma part. Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime. Je te rappelle plus tard. » Elle coupa la communication.

Rachel ouvrit la fenêtre en grand pour laisser entrer la brise du lac. Les branches du pin oscillaient, laissant entrevoir des pans de ciel bleu. Elle pressa son visage contre la moustiquaire et inspira à pleins poumons. En contrebas, les mailles du hamac vide se balançaient entre deux arbres. Le soleil brillait sur le toit rouge sous la fenêtre et chauffait les aiguilles de pin sèches. Rachel inhala encore. Dieu, que c'était bon d'être de nouveau ici, de respirer cet air parfumé à la résine de pin ! De sentir le vent sur sa peau. L'aiglon se fit encore entendre, tout près. Puis ce fut un grand battement d'ailes et le silence. La mère était de retour avec sa proie.

Comme en sympathie, Deirdre poussa un cri au rez-de-chaussée ; un cri de plaisir mais qui, à tout moment, pouvait virer aux pleurs. Rachel surprit son reflet dans le miroir : des touffes de cheveux sans vie, un visage bouffi à cause du sommeil interrompu. Elle regarda le lit avec envie, l'empreinte de son corps laissée sur le dessus-de-lit. Bah, elle essaierait de faire une autre sieste quand Deirdre se rendormirait.

Rachel posa le sac molletonné sur le lit, en sortit rapidement ses affaires, qu'elle rangea dans la commode. Une légère odeur de naphthaline atteignit ses narines et

la plongeait instantanément dans son enfance quand elle rangeait ses vêtements dans ces mêmes tiroirs. Cette chambre avait été la sienne, celle qu'elle occupait toujours à la Ferme. On l'appelait la chambre rose, à cause du papier peint à rayures blanches et roses, et de la table de nuit bancale et rose foncé accueillant la lampe dont l'abat-jour penchait d'un côté. Là, à l'autre bout de la pièce, se trouvait le meuble au plateau de marbre qui soutenait la vieille bassine et le broc posé dessus. Et dans l'angle, le berceau en bois occupé par deux poupées au visage de porcelaine jetées négligemment l'une sur l'autre. Rachel les remit en place, chaque poupée assise contre le bord du berceau, puis elle lissa leurs robes. Elle les avait toujours détestées. Le poupon, avec ses cils noirs et drus, sa tête dure et ingrate, la fille plus âgée, aux yeux maquillés et aux fausses boucles emmêlées.

Elle rangea ensuite les affaires de Deirdre dans un seul tiroir, plia les grenouillères à côté des quelques pantalons de bébé qu'elle avait emportés, la petite veste à boutons et le pull tricoté, en se demandant si son désintérêt pour les poupées dans son enfance reflétait son instinct maternel, s'il révélait d'une quelconque manière ses aptitudes au rôle de mère. Elle connaissait des femmes dingues de fringues pour nouveau-nés, qui dépensaient des sommes folles pour des bottines qui n'allaient jamais aux pieds d'un bébé, des cinglées qui faisaient leurs razzias chez Children's Place ou Gap Kids, claquaient un fric absurde pour des tenues chic que leur gosse porterait peut-être deux fois, avec un peu de chance. Ces mères avaient sans doute joué avec leurs poupées. Les vêtements de Deirdre venaient soit des enfants de Derek, soit de chez Target, soit du magasin de deuxième main proche de l'épicerie, achetés quand toutes les grenouillères étaient au lavage.

Rachel accrocha le sac molletonné vide dans le placard en faisant tomber un cintre au passage. Les autres

dansèrent sur la tringle, exactement comme autrefois lorsqu'elle suspendait l'unique robe qu'elle emportait à l'insistance de sa mère et qui restait accrochée là tout l'été. Autrefois, elle aimait bien défaire ses bagages – choisir comment ranger ses vêtements dans les tiroirs, disposer avec soin sa brosse à cheveux et ses barrettes sur la commode avant que tout se transforme en un joyeux bazar au bout de quelques jours. Ce rituel était comme une méditation, un avant-goût de l'été proprement dit. Chaque année, en arrivant, elle se sentait plus âgée et plus mûre que la dernière fois ; le déballage de ses affaires et leur répartition dans la chambre lui donnaient l'occasion de se remémorer celle qu'elle avait été un an avant, au même endroit au même moment. Qu'allait-elle faire cet été-là ? Perfectionner enfin son service au tennis ? Travailler au piano ces partitions difficiles dans le vieux livre des sonates de Mozart appartenant à Linda ? Convaincre Mamie de lui apprendre à préparer un fudge parfait ? N'importe laquelle de ces possibilités était envisageable ; tout en déballant ses affaires, elle en rêvait, imaginant qui elle deviendrait, se faisant des promesses et prenant des résolutions auxquelles elle se tenait rarement. Mais elle savait au fond d'elle-même qu'elle consacrerait son été à de délicieuses variantes de ses habitudes immuables : courir partout avec Joe, sillonner les bois, se baigner dans le lac, échafauder des châteaux en Espagne. Tôt ou tard, il se présenterait au seuil de la maison, elle se précipiterait à sa rencontre, chacun examinerait l'autre avec attention pour voir s'il avait changé durant l'année passée, et voilà comment l'été commencerait.

Rachel installa la boîte de coussinets d'allaitement sur la commode, près des lingettes nettoyantes, du thermomètre auriculaire et des tétines de rechange. L'unique objet de toilette qu'elle avait songé à emporter pour elle-même – un baume à lèvres parfumé à la cerise –, elle le

posa bien droit sur un angle de la commode. Puis elle enfila un jean ample et un T-shirt. Dans la salle de bains, elle se débarbouilla et mit une noisette de dentifrice au bout de son doigt. Elle découvrit une brosse abandonnée dans un tiroir, qu'elle se passa dans les cheveux avant de les réunir sur la nuque en une queue-de-cheval. Les couinements de Deirdre étaient désormais des cris perçants ; Rachel se hâta de descendre, guidée par les pleurs jusqu'à la véranda.

Là, elle trouva Diane assise dans un fauteuil en rotin, en train de faire sauter une Deirdre en larmes sur ses genoux. Dans un coin, Mamie était installée dans une chaise longue, ou plutôt une version pâle et squelettique de Mamie, ses jambes couvertes du vieux plaid écossais sous lequel Rachel se pelotonnait, enfant, par les fraîches matinées estivales.

«Mamie.» Rachel prit les mains de sa grand-mère entre les siennes ; elles étaient aussi légères que des morceaux d'écorce de bouleau. «Oh, Mamie.» Elle avait tant vieilli depuis leur dernière rencontre. Le remords et la culpabilité lui serrèrent la gorge.

Mamie retira ses mains, les serra contre son buste, comme si cette inconnue allait les lui voler.

Rachel lança un regard inquiet à Diane, qui adressa un hochement de tête rassurant à Mamie. «Tout va bien, chérie, gazouilla-t-elle en dominant les pleurs de Deirdre. C'est Rachel, tu te souviens ? Ta petite-fille. Elle vient de se réveiller. Après un somme très bref, je dois le dire. Je pensais que tu nous laisserais nous amuser avec ce bout de chou pendant au moins deux heures.»

Rachel s'approcha de Diane, prit Deirdre dans ses bras et la berça selon ce rythme rapide qui, en quelques mois, était devenu machinal. Le bébé se calma aussitôt.

«Rachel, Rachel, mon cœur, dit Mamie soudain consciente de la situation. Viens m'embrasser.»